L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI, 24 MARS 1885.

Conférence de M. Charles Gayarré.

LES GRANDISSIMES.

Supposez que l'œuvre qui a valu à M. Charles Gayarré sa légitime réputation, n'eût pas la valeur littéraire, historique qui lui est attribuée: admettez que l'écrivain louisianais n'eût produit que des pages venles, médiocres, il faudrait encore lui tenir large compte de ce qu'il a fait ou de ce qu'il a tenté de faire; il faudrait encore adresser un cordial remerciment à ce jeune vieillard entré dans sa quatre-vingt-unième année depuis le 3 janvier dernier. En effet, à lui revient l'honneur d'avoir, le premier ici, donné l'impulsion littéraire à la population créole, à ses compatriotes de race latine ; lui deux fois latin, je crois, par des ascendants français et espagnols.

Au cours de sa Conférence sur *Les Grandissimes* de M. Geo. W. Cable, M. Gayarré, rappelant une des nulles erreurs voulues ou résultant de l'ignorance, commises par l'écrivain hybride maintenant en cause, niait qu'en 1803 de nombreuses familles Créoles distinguées fussent dans le besoin, le dénûment, chaque jour inquiètes du lendemain. Il ajoutait avec raison que si, à cette époque, le fait de semblable misère s'était produit, le secours serait venu immédiatement, spontanément, eût-il dû surgir du sol même, ou tomber des nuages. Et il terminait ainsi sa réfutation: "Aujourd'hui, je ne dis pas....."

Paroles qui malgré moi m'ont frappé; dont l'application facile m'est aussitôt apparue et qui ont éveillé en moi je ne sais quelle protestation muette; un sentiment de tristesse; j'ai presque dit de révolte, en regardant, en écoutant celui qui les prononçait. Celui envers qui la fortune, un moment souriante, s'est montrée ensuite stupidement, cruellement injuste, et qui, après si longue traite, touchant au terme de la vie, ébréché souvent aux pierres, aux épines du chemin, n'a pas même une de ces modestes fonctions qui ne devraient jamais manquer à la vieillesse de ceux dont toute la carrière fût consacrée au pays, au pays.

"Aujourd'hui, je ne dis pas..... Bien des choses dans ces cinq mots qui sonnent comme une plainte, peut-être comme un juste reproche.

Eh bien, et pour en revenir à mon point de départ, M. Gayarré a vécu à cette époque par lui rappelée : époque où pour tout Créole qui aurait souffert, le secours aurait surgi du sol même, ou serait tombé des nuages.

La grande fortune n'était nulle part peut-être ; le bien-être était partout, et ajoutons le avec fierté, avec vérité, la générosité, la prodigue nature créole s'affirmait toujours, en tout. Mains et cœurs étaient large ouverts: l'hospitalité cordiale, somptueuse, parfois, audacieuse même des résumant en ceux qui la pratiquaient ; la charité était ingénieuse, infatigable.

Au milieu de cette aisance générale, de cette existence qui n'avait nulle crainte de demain, la tendance vers le lar niente devait tout naturellement se produire. Il y avait dans l'atmosphère même comme des voix invitant à l'indolence.

M. Gayarré que sa position de fortune dispensait du travail, n'écouta point ces voix tentatrices, charmeuses. Il comprit que, surtout dans un pays tel que la Louisiane d'alors, pays jeune, exubérant de sève, appelé à un premier rôle dans les destinées de l'Union Américaine, chacun de ses fils se devait à tous. Abuser des bienfaits de la Providence, faire halte tandis que d'autres marchaient, c'est à dire reculer, ce serait là secte de mauvais fils, ingratitude.

Les l'âge de vingt ans il se lança dans la vie sérieuse ; de l'âge de vingt ans il prit la plume, et déjà, pour son Etat natal ce qu'il jugeait être un service. Oui, au début, ignorant le degré de ses forces, tout nouveau à la lutte, il y entrait vaillamment, avec cette charmante confiance de la jeunesse : il empoigna sa plume, vierge jusque là, à combattre un personnage du plus grand ordre, M. Edward Livingstone et certaines parties de la législation que le célèbre juriste élaborait pour la Louisiane. Il osait, en homme qui sent sa valeur.

La plume a une attraction puissante, qu'on ne saurait nier; ceux qui, pour leur ou malheur, y ont une fois touché, y reviennent presque toujours, irrésistiblement. M. Gayarré, à la suite de tant d'autres, en éprit, et bien il fit.

Il a en cela une double réelle jouissance, un double mérite. Il a publié des ouvrages remarqués, des livres dont quelques uns ont laissé leur marque ; il a aussi éveillé, fait naître, au sein de la population créole, le goût, la pratique des lettres ; il a réellement inauguré ici le mouvement littéraire.

De cette littérature louisianaise il fut le premier, il est le doyen. Largement, persévéramment, par le conseil, par l'exemple, il a contribué à l'élévation du niveau intellectuel, et je le répète, il lui en faut adresser chaud remerciment. Ce chemin là est bien âpre souvent : un sur-tout.

L'honorabilité de M. Gayarré, la place qu'il a conquise et au gardier dans le monde des lettres aux Etats-Unis, sa connaissance profonde des hommes et des choses de la Louisiane, de ses origines, les longues années qu'il y a vécu, tout le désignait au choix de ceux qui demandaient qu'une réponse fût faite à M. Geo. W. Cable.

L'historien louisianais a spontanément répondu à la demande qui lui a été adressée. A cet effet et en peu de jours il a improvisé, on peut bien l'écrire, une Conférence sur *Les Grandissimes*, le livre de M. Cable, affirment ses prôneurs plus ou moins convaincus, qui l'esporte sur tous les autres. Tant pis pour les autres.

En thèse générale, la Conférence n'est pas mon rêve; elle est trop fréquemment une assez fastidieuse compilation, un narcotique qui a sa puissance. Mais celle-ci, je vous l'affirme, nous a tenus bien éveillés.

La Conférencier—je m'en doutais bien—a employé principalement la note comique dans le morceau très varié qu'il a écrit sur les motifs de M. Cable.

Je savais—et je le rappelais récemment aux lecteurs de l'*Abeille*—que M. Gayarré manie à merveille le sarcasme et que quand la fantaisie lui prend de mordre, il le fait avec une vigueur de vingt-cinq ans. C'est donc au sarcasme surtout qu'il a recouru en donnant ses soins à l'auteur méchant, au méchant auteur des *Grandissimes*. Et il a eu raison.

En effet, cet ouvrage—la plus haute manifestation de la force littéraire de M. Cable—n'est pas de ceux que l'on puisse analyser dans le vrai sens du mot. Comment appliquer l'analyse sérieuse à l'ouvrage favori de celui qui m'occupe? Il n'y a là ni histoire, ni roman, ni intrigue, ni étude des choses et des individus; aucun type posé, aussi, traité logiquement ; aucune personnalité ayant chair et sang.

Quand on s'approche de ces personnages, quand on les manie, quand on les sonde, quand on les pese, on sent qu'on eu dévie ne vit, qu'ils sont faits de carton, qu'ils sont vides. Cela sonne creux, cela est puéril, à l'égal d'une galerie de marionnettes.

La caricature, la charge a son prix, son très grand prix, quand elle est réussie. Mais deux conditions sont essentielles à cette réussite: non fond de vérité et de l'esprit, ainsi que le disait le Conférencier de dimanche. Il faut encore que le portrait transparaisse sous la charge.

Or les piètres figurines de M. Cable manquent absolument de vérité et d'esprit. Il serait difficile, sinon impossible, au plus fin des chercheurs, de les fouilleurs, d'extraire des quatre cent quarante-huit pages des *Grandissimes* un trait, un seul qui soit typique, qui soit—ce qu'il veut être—mordant. Brèche-dent !

J'ai beau, pour ma part, repasser encore et encore ce dédale d'individualités, je n'en trouve pas une qui ait pu vivre, qui ait la moindre apparence de vraisemblance. C'est dire que ce prétendu peintre de portraits n'est montré absolument impuissant à faire même de l'à peu près comme ressemblance.

M. Cable est né en Louisiane, paraît-il. S'il en est ainsi, la corde du patriotisme est bien flasque chez lui, elle ne vibre pas. Il dénigre un pays, le sien, qu'il n'a pas même pris la peine d'étudier avant de se donner le triste plaisir de le jeter en pâture au ridicule. Sa plume n'a pas hésité devant cette manvaise action; en cela il est allé jusqu'au bout; en cela il a persisté, il persiste.

Il n'a pas eu l'élan, le noble mouvement de Jean Jacques Rousseau qui, repassant les persécutions subies dans sa ville natale, à la suite de son *Emile*, sent un moment la colère gronder en lui, s'apprête à rendre coup pour coup, mais s'arrête aussitôt, comme épouvanté de ces représailles, et s'écrie avec sa superbe et poignante éloquence: "Genève, tiens-toi ! ..... ma plume s'arrête ; je ne commettrai pas le crime de Claus !" Il est vrai que M. Cable n'est pas Rousseau et n'a pas écrit l'*Emile*.

Devant ce crime de Claus, M. Cable, lui pâlit, ne recule pas. Il arrive froidement à la calomnie, à l'outrage, et s'il ne nous inflige pas de blessures graves, ce n'est pas que l'intention lui ait manqué; c'est que sa main débile ne peut pas les faire.

M. Gayarré a parlé pendant deux heures ; tout le temps de cette Conférence qu'il a dite avec autant de verve qu'il l'a écrite, il a enchaîné son auditoire.

Prenant à partie l'auteur que quelques-uns nous présentent complaisamment comme un stylisté, il a fait à son endroit ce qu'un maître fait à l'égard d'un élève ambitieux. Il a mis en pleine lumière les solécismes que ne parviennent pas à cacher les broussailles d'une intrigue obscure, dans laquelle on cherche vainement à se frayer un chemin.

Il ne s'est pas contenté d'avancer que M. Cable n'est point une autorité dans cette langue anglaise, à propos de laquelle il tente de railler les Créoles, mais le Conférencier, qui sait disséquer à fond, a impitoyablement cité, traduit le romancier, et un instant, las de ces citations accumulées, il en a, dans un fort joli mouvement, demandé pardon aux Fenimore Cooper, aux Washington Irving, aux Longfellow.

Il a étalé à tout le pathos qui alourdit encore la lourde invention des *Grandissimes* ; il a fait voir le fiel courant à travers ces phrases boiteuses, d'un pompeux grotesque, dont les boursouflures rappellent le langage des *Précieuses Ridicules*, à l'esprit près.

A chaque pas il a pris M. Cable en flagrant délit d'ignorance et des lieux et de la population de la Louisiane, à l'époque que celui-ci affirme faire revivre. Il a flagellé avec des ironies charmantes cet écrivain

Qui fait métier de conseiller autrui
Et ne voit goutte en ses propres affaires.

Enfin il a mis à nu ce spéculateur en insultes. Et chaque fois qu'il en reproduisait quelque ligne, les boutades d'Alceste ne revenaient instinctivement en mémoire. Malgré moi je les appliquais à M. Cable :

Franchement il est bon à mettre au cabinet.
.....
J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

M. Cable, lui, montre tout sans pudeur aux gens. A ce besoqueux il fallait un succès de librairie, de quelque prix qu'il le pût.

Il est de glorieux souvenirs dans le passé de notre Louisiane. Ces souvenirs, M. Cable en aurait pu évoquer quelques uns tout au moins ; fît-ce seulement par respect pour les souffrances qu'elle a endurées. Non ; louisianais, hélas ! il a craché sur son berceau. *Tu quoque!*

Ce n'est pas lui, si acharné contre tout ce qui est issu de race latine; ce n'est pas lui qui comprendrait ce cri du cœur d'un poète français, de Casimir Delavigne, dont plusieurs descendants sont ici:

J'ai des chants pour toutes les gloires
Des larmes pour tous les malheurs

M. Cable ne se laisse point aller à ces sensibleries là, fi donc ! Sa nature pratique, arithmétique, qui n'a rien des artistes fie la plume, proteste même contre l'ums de ses propres héroïnes. Mme de Grapion, quand celle-ci cède à une noble impulsion de l'âme. Ces noblesses là amènent le sourire aux lèvres du romancier. *Elles ne paient pas*, comme on dit en anglais.

Le Conférencier, dont le succès ne s'est pas ralenti un moment—ferme et fond—a en aussi des tours extrêmement heureux quand il a représenté M. Cable, ébaudi, grisé par une réussite de convention, de cabale, tactice, éphémère, juché sur des échasses, ouvrant une croisade bouffonne, aspirant à regénérer à sa façon non seulement les Créoles, auxquels il prend un si touchant intérêt, mais aussi le Sud, qu'il veut africaniser. Ouf !

Nain ambitieux, apôtre comique de *miscegenation*, qui pense avoir charge d'âmes, qui croit être le sauveteur, le Mahdi d'une société en péril. Au fait pourquoi non ? Ce ne sont pas toujours les aigles qui sauvent le Capitole. M. Cable. Voyez Rome.

Un public très distingué, où j'ai cru remarquer une majorité de dames, s'était porté, dimanche, à la Salle de l'Union Française.

Vers deux heures et quart, la porte du fond s'ouvrait et le cortège funèbre entrait. A sa tête, le général Beauregard, une personnalité dont l'élévation est, à elle seule, un acte d'accusation vivant contre M. Cable.

Le général donnait le bras à M. Charles Gayarré, l'exécuteur des hautes œuvres, suivi de ses aides, les membres du comité de réception et autres.

L'exécution s'ensuivit commencé, au milieu d'un silence religieux. Le supplicié n'était pas là visiblement, il est vrai; pourtant on sentait que chacun des coups atteignait l'absent, si loin qu'il se trouvât.

Pas de sang, bien entendu ; ni corde, ni couperet ; mais ces atteintes sûrement portées avec le tranchant ou le lacet de l'ironie et qui, bien dirigées, infligent de graves blessures. Lorsque deux heures après avoir commencé son œuvre, l'exécuteur a quitté la plateforme, je ne sais trop ce qui restait de M. Geo. W. Cable, dont la sentence avait été prononcée ici par l'opinion publique ; à coup sûr il était fortement entamé.

Je félicite M. Charles Gayarré de la façon dont il a dépêché son homme. Jamais, comme critique, il n'a montré plus de brillant, plus d'acuité. Il a eu la inspiration que donnait la conviction, le patriotisme, le talent : trois forces. Un Créole a pinglé les impertinences adressées à la Louisiane, et il a employé pour ce châtiment le meilleur langage. Il a démontré, lui vieillard, mieux rajeuni que jamais pour cette occasion, qu'il y a toujours cœur et cerveau en ceux de notre race.

Du reste, en regardant autour de lui, en promenant mes yeux dans cette salle surabondamment remplie, j'ai retrouvé —femmes et hommes — des louisianais que nous pouvons nommer, montrer avec une juste fierté, en dépit des sprides diatribes passées, présentes et futures de M. Cable ou de ses suivants.

Je termine en formulant un désir. Il était bien que M. Charles Gayarré répondît d'abord en français aux attaques de l'auteur des *Grandissimes*. Néanmoins il me paraîtrait utile qu'il fît de nouveau entendre sa fine critique et cette fois en Anglais.

Le triomphe serait, en vérité, complet, si, pour le coup, répondant à M. Cable dans sa langue maternelle, il lui pouvait, et l'effort lui est facile, que parfois un Créole peut conduire et battre un pourfendeur à la plume comme l'exécuté de dimanche dernier, avec les propres armes de celui-là.

A un travail distingué et utile tel que celui de M. Charles Gayarré, il faut une récompense, un succès plein, décerné par un public imposant, nombreux, composé de toutes les nuances de notre société.

Afin d'y parvenir sûrement il me paraît qu'il conviendrait de choisir pour lieu de cette seconde Conférence sur *Les Grandissimes*, une salle vaste, celle de l'Opéra, par exemple. Il est des revendications qui réclament un champ large et la grande foule pour témoin.

J'aurais voulu ne donner ici qu'une place secondaire à ma prose et y substituer de copieuses citations du travail de de M. Charles Gayarré. Ce trac eut assurément valu à mes lecteurs un marché d'or. Par malheur, je n'ai pas eu le manuscrit du Conférencier. On fait ce qu'on peut.

L. PLACIDE CANONGE.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — M. Roland Reed a paru deux fois à l'Académie de Musique—dimanche et hier— et deux fois salle pleine, succès. On sait les souvenirs qu'il avait laissés ici dans *Check*.

Eh bien, dans le rôle de Jack Lipster, de *Hamburg*, il s'est montré supérieur à lui-même. Il y déploie, en vérité, le mérite d'un comédien de haut rang; c'est un entrain qui ne se dément jamais au cours de ces quatre actes, et cela sans jamais verser dans la charge outrée. Il y introduit des chansonnettes d'un comique achevé, que toutes portent. La troupe a produit le meilleur effet ; citons entre autres Mlles Madge Carr et Nettie Shaw.

Ce soir, troisième représentation de *Humbug*.

GRAND OPERA HOUSE — *A Celebrated Case* a été accueilli avec autant de chaleur que si ce drame, traduit de d'Ennery, était une nouveauté pour notre public. La pièce a été jouée avec un ensemble remarquable. Dimanche et hier elle a fait deux recettes qui ont dû atteindre le chiffre maximum. Et M. Bidwell, qui peut bien croire à son étoile, a, nous le gageons, la conviction que ce maximum se répétera ce soir et lui est acquis pour toute la semaine. Ainsi soit-il.

THÉATRE ST. CHARLES — Le drame *Lynwood* a réussi et dans cette réussite il faut donner large part à M. Eben Plympton et à Mlle Rose Keene. Il y a là bien des situations véritablement dramatiques, dont les deux artistes et leur entourage tirent grand parti

M. Plympton, un nouveau venu sur la scène de la Nouvelle-Orléans, nous est arrivé avec une réputation bien établie dans les grandes villes du Nord. Il s'est montré à la hauteur de cette réputation.

Lynwood sera donné aujourd'hui en matinée et le soir.

THÉATRE FRANÇAIS.—Une troupe nouvelle et deux vaudevilles nouveaux: *Hauled Back*, parodie de *Called Back* peut-être et *Fogerty's Rocket*.

—*Fantaisie Indienne*, tel est le titre d'une composition musicale que Mlle Léona Queyrouze vient d'écrire et de dédier à M. Encarnacion Payen. Le très distingué maître attache un tel prix au morceau qu'il l'a orchestré immédiatement pour son bel orchestre. L'exécution aura lieu demain mercredi au concert donné à midi au Music Hall de l'Exposition.

Ce Concert de demain a été organisé en l'honneur de l'anniversaire du capitaine Payen, que ses artistes considèrent non seulement comme un chef d'un talent supérieur, mais aussi comme un père, et qu'ils veulent fêter dignement.

JOURNAL OF EDUCATION.—Le numéro de mars de cette publication est sous nos yeux. Nous le recommandons au public. On y trouvera des articles intéressants signés de MM. Jno. M. Ordway, Dr. F. Formento, R. H. Jesse, Chas. B. Stafford, W. Woodward, Robt. Sharp, et une pièce de vers de M. W. Preston Johnston qu'il faut lire.

GRUNEWALD OPERA-HOUSE.—Un nouveau spectacle, et spectacle des plus attachants; la série de Vues qu'exhibe M. Bolton. Un voyage à travers l'Europe et l'Afrique, dont vous pouvez vous donner le luxe pour 50 cents. Il y a là des toiles du plus saisissant effet ; la nature et les ouvrages de l'homme, monuments, villes entières, paysages, reproduits avec une fidélité frappante. Voir l'annonce.

WERLEIN HALL—Excellent début hier soir au Werlein Hall. L'auditoire était nombreux et l'Orchestre typique Mexicain a exécuté avec un grand charme le programme très brillant, on le sait. Celui de ce soir ne lui cédera en rien d'ailleurs. Il y aura foule encore pour entendre ces artistes dont, nous le craignons, le séjour ne doit pas être bien long à la Nouvelle-Orléans.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

La journée d'hier et celle de dimanche ont amené à l'Exposition une affluence de visiteurs, sinon inaccoutumée, du moins très encourageante pour le succès de l'entreprise, si l'on tient compte des conditions désagréables de la température, très peu favorable à des promenades ou à des excursions.

Dimanche dernier, la colonie germano-américaine s'est rendue en corps à l'Exposition. La musique mexicaine a comme toujours, prêté son concours bienveillant à l'éclat de cette manifestation, et s'est fait applaudir avec frénésie dans l'exécution de différentes ouvertures de Richard Wagner.

Une société chorale orléanaise, *the United Singers*, s'est également fait acclamer, en chantant avec beaucoup d'ensemble quelques chœurs d'une remarquable harmonie.

La raison de l'Exposition n'est ressentie de l'attrait que ces cérémonies offraient aux Américains d'origine allemande, car le total des recettes de dimanche s'est élevé au chiffre de $4982 25. Hier, quoqu'il n'y eut aucun programme à l'ordre du jour, le montant des perceptions, à l'entrée, a produit une somme de $4371 25.

On a beaucoup regretté a la manifestation de dimanche du contraire, qui a empêché l'ancien gouverneur Hahn d'assister à la cérémonie, d'autant plus que la plupart des Américains du Sud, dont l'origine est allemande, étaient venus pour entendre la harangue que M. Hahn devait prononcer. Aussi cette lacune a-t-elle permis à un journal du soir de dire que cette manifestation avait ressemblé à une représentation d'*Hamlet*, sans le personnage d'Hamlet.

Aujourd'hui à 2 heures, aura lieu, dans le palais du gouvernement, l'ouverture de la Chambre de Commerce de la Louisiane. M. Max Daniels et son état major seront présents à cette cérémonie, à laquelle ont promis d'assister les gouverneurs des Etats du New-Mexico, du Minnesota et du Nebraska.

On remarque également la présence de diverses compagnies de milice de Georgie, entre autres la compagnie d'artillerie "Chatham" de savannah, dont l'origine remonte au temps de la guerre de l'Indépendance. Cette compagnie amènera avec elle deux pièces de campagne qui ont figuré dans la lutte, dont elle est sortie l'émancipation des treize colonies. De même, on verra probablement dans le cortège d'honneur les "*Home Guards*" d'Atlanta, les "*Bulletin Rifles*" de Milledgeville et les "*Putnam Rifles*" d'Eatonton.

—Une dépêche annonce que le directeur-général de l'Exposition Universelle a quitte hier soir Washington, pour revenir par train-express à la Nouvelle-Orléans. M. E. A. Burke sera, dit-on, accompagné par un agent du département du Trésor fédéral, qui aura le titre de sous-trésorier de l'Exposition, et dont la mission consistera à veiller à la répartition et à l'affectation de la somme prêtée par le Trésor, conformément aux vœux exprimés par le Congrès des Etats-Unis.

Nous avons déjà recommandé à nos lecteurs une visite à la galerie du premier étage du *Main Building*, située au-dessus de la section mexicaine. C'est là que sont exposés les salons d'ameublement dus à l'effort de l'industrie américaine. Toutes ces chambres sont éclairées par des vitraux de couleur d'un effet ingénieusement calculé.

Après les meubles, vient une salle de billard exposée par une grande maison de Cincinnati. Les tables, l'une de poule, l'autre de carambolage, sont également remarquables, ainsi que les divers accessoires disposés ajentour.

Mais ce que nous avons remarqué de plus typique, c'est l'affichage sur une glace d'une réclame découpée dans le *Times-Democrat*, et annonçant à l'univers qu'Adelina Patti avait fait récemment, à l'Hôtel Royal, une partie de carambolage sur un billard provenant de cette maison. La Patti transformée en collègue et concurrente de Vignaud ou de M. Grévy, voilà certes une réclame que Barnum sera au désespoir de n'avoir pas inventée.

Supériorité Incontestée.

Les raisons établissant la supériorité incontestée du PERUNA, pour tous les cas de maladie, ainsi que le *modus operandi* du médicament, sont contenues tout au long dans la Conférence du Dr Hartman, citée dans le livre de ce praticien: "Life of Life and how to cure them," de la 1re à la 10e page. Tout l'ouvrage mérite d'être lu et médité ; de la sorte on pourra facilement se rendre compte de l'efficacité d'un remède qui n'a pas d'égal dans la thérapeutique. Le livre se trouve dans toutes les pharmacies et on le donne gratis.

N. D. Williams, Agent de Pensions des E. U. et notaire, New Vienna, Clinton County, Ohio, écrit: "C'est avec plaisir que je témoigne en faveur de vos médicaments. J'en ai pris environ une bouteille et demie et je puis dire que je suis presque un nouvel homme. Il y avait vingt ans que j'avais un catarrhe ; mes poumons et ma poitrine étaient affectés. Je suis maintenant presque bien. Etant dans l'armée, je ne pouvais me procurer aucun remède pour me soulager."

Le Col. E. Finger, Ashland, Ohio, écrit: "Je suis heureux de dire que j'ai employé plusieurs bouteilles de votre médicament appelé PERUNA et que depuis son usage n'est fort améliorée. Je recommande avec plaisir le PERUNA, comme un remède précieux à tous ceux qui souffrent de maladies du cœur."

Le Rév. J. M. Ingling, Altamont, Ill., écrit: "Mon beau-père qui demeure avec moi a employé votre PERUNA pour une maladie des reins dont il souffrait depuis quarante ans. Rien ne l'avait soulagé jusqu'à ce qu'il eut pris votre médicament. Je l'avais engagé à en essayer une bouteille ; il la fit, et cette unique bouteille de PERUNA jointe à une bouteille de MANALIN l'ont plus soulagé que tous les autres remèdes qu'il avait employés jusqu'alors."

M. Robert Grimes, Rendville, Ohio, écrit: "Ma femme souffrait extraordinairement d'un catharrhe chronique ; après avoir tout essayé, elle s'est décidée à employer votre PERUNA et votre MANALIN. Ces deux médicaments ont fait plus de bien à ma chère femme que tout ce qu'elle avait pris auparavant. Elle en a déjà absorbé deuq bouteilles et elle se sent si bien qu'elle continuera à s'en servir jusqu'à ce qu'elle soit entièrement rétablie. Sa vue s'est beaucoup améliorée. Nous croyons que le PERUNA et le MANALIN peuvent guérir toutes les maladies."

R. Palmer, pasteur de l'Eglise A. M. E., No 192 Canal street, Wilkesbarre, Luzerne Co., Pa., écrit: "Ayant employé votre PERUNA et l'appréciant à sa valeur je vous écris pour vous prier de m'envoyer par l'express, cinq bouteilles de PERUNA et une bouteille de MANALIN. Vous obligerez votre humble serviteur."

Cook Bros., Prospect, Marion County, Ohio, écrit: "Nous vendons bien le PERUNA ; "Nos clients en disent le plus grand bien."

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 24 mars 1885.—Temperature.—Beau temps, suivi de pluies locales. Vents d'Est plus chauds.

Température du 23 mars 1885.
Thermomètre de C. DUMAIRE, Opticien.

6 heures du matin	Fahrenheit	Centigrade
Midi	35	1¾
	47	8¼
3 P. M.	53	11¾
6 P. M.	50	10

Nlle-Orléans, Lne., 23 mars 1885, 2:00 p. m.
Température (Fahrenheit) dans les villes suivantes:

Atlanta	35	Louisville, Ky	32
Augusta, Ga	42	Memphis, Tenn	38
Corsicana, Tex		Mobile, Ala	48
Cairo, Ill	36	Montgomery, Ala	44
Chattanooga, Tenn	34	Nashville, Tenn	34
Cincinnati, O	26	Nlle-Orléans, La	50
Davenport, Iowa	39	Omaha, Neb	42
Dubuque, Iowa	36	Pittsburg, Pa	21
Galveston, Tex	53	Savannah, Ga	45
Indianola, Tex	57	Shreveport, La	48
Keokuk, Iowa	54	St-Louis, Mo	44
Key West, Fla	68	St-Paul, Minn	42
La Crosse, Wis	54	Vicksburg, Miss	49
Leavenworth, Kan	42	Yankton, D. T	47

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

George Yaeger à Mlle Emily Jacquet.
Alfred Cornu de Liverpool à Mlle Corinne Trudeau.
Paul J. Leblanc à Mlle Josephine J. Lorti.
Henry Williams à Mlle Cecelia Ridley.
Albert S. Jallans à Mlle Louisa Lesmier.
Robert G. Davies à Mme Veuve Margaret C. Schenck.
John Hanuahan à Mlle Catherine McGowan.
Louis Kurtz à Mlle Marie Armant.
John Blank à Mlle Christine Hoffmann.

Naissances.

Mme Wm Wetekamm, un garçon.
Mme Frederick Weaver, une fille.
Mme Thomas Fayard, une fille.

Décès.

Benjamin Eddy, 47 ans, rue St Thomas, près Ste-Marie.
Robert L. Taylor, 20 mois, 34 rue Huitième.
Mme Veuve Jules Coutelier, 69 ans, 286 rue Canal.
George Wood, 32 ans, Infirmerie Touro.
Henry Threet, 20 ans, Infirmerie Touro.
Eva M. Carey, 1 an, coin des rues Jena et Laurel.
Médard Labeau 48 ans, 329 rue Orléans.
Charles R. Gray, 14 ans, 116 rue Dauphine.
David Rutledge 55 ans, 33 rue Poète.
Mme Margaret Reynolds, 38 ans, 75 rue Magasine.
Louisa B. Hartmann, 9 mois, rue Toulouse, près Broad.
Morris Heyman, 6 mois, 208 rue Poydras.
Mme Catharine Schweninger, 74 ans, paroisse Jefferson.
James Jenkins, 38 ans, Edward s House, coin des rues Camp et South.
Arthur Levy, 4 ans, rue Marais, près Bienville.

Décès de la semaine.—Il est mort, pendant la semaine, dans les limites de la Nlle-Orléans, 148 personnes, dont 26 de phthisie pulmonaire, 11 de fièvres diverses, 3 de la diphterie, 10 de la maladie du cœur, 3 de la maladie de Bright.

Age—Au-dessous d'un an, 22 ; de 1 à 2 ans, 5 ; de 2 à 5 ans, 6 ; de 5 à 10 ans, 3 ; de 10 à 15 ans, 4 ; de 15 à 20 ans, 8 ; de 20 à 25 ans, 2 ; de 25 à 30 ans, 6 ; de 30 à 40, 21 ; de 40 à 50 ans, 11 ; de 50 à 60 ans, 22 ; de 60 à 70 ans, 21 ; de 70 à 80 ans, 7 ; de 80 à 90 ans, 5 ; de 90 à 100 ans, 0.

Nationalités—Anglais, 1 ; Français, 5 ; Allemands, 13 ; Irlandais, 15 ; Italiens, 2 ; Louisianais, 71 ; Américains (autres que Louisianais), 29.

Il est mort 75 personnes du sexe masculin et 73 du sexe féminin.

Il y a eu 20 décès à l'Hôpital de charité.

Les coroners ont délivré 26 certificats de décès.

Proportion des décès (sur la base de 1,000 par an), dans la semaine, 32.89 ; blancs, 32.23 ; couleur, 34.66.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

George Weightman a Regina Schmitt, deux terrains et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Bienville, Donaine, Miro et Tonti.....$1,300

Gustave Beck à Mme Charles Genella, quatre terrains et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Magasins, Constance, Valmont et Bellecastle.....$700

Mme A. Lafond à Mme Vve. L. A. C. Bernard, deux terrains et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Bourbon, St-Pierre, Dauphine et Toulouse...$3,500

George Kern à Louis Kientz, 1—Un terrain et bâtisses dans l'Pilet compris entre les rues Barthélemy, Mazant, Urquhart et Girod ; 2—Quatre terrains et bâtisses, situés encoignure des rues Barthélemy et Girod.....$1620

Cour de Circuit des Etats-Unis.—Louis L. Mayenne vs. Gustave J. Rothe—Jugement de $2300 en faveur du demandeur.

Charles B. Amory vs. Gidiere, Day & Cie.—jugement de $2400 en faveur du demandeur.

Cour d'Appel.—Arret rendus.—Par le juge Kelly — Mme Sarah Charles vs. London, Liverpool & Globe Ins. Co. —Nouvelle audition de cause refusée.

Succession de B. R. Canfield—Jugement confirmé.

J. B. Camors vs. Fred. Betz—Jugement confirmé.

Par le juge McGloin—Stetson & Co vs Thomas A. Charles—Nouvelle audition de cause refusée.

Adler & Cie. vs Meyer Weil—Nouvelle audition de cause refusée.

Bridget D. Perez vs Bureau de Santé—Jugement confirmé.

C. J. Pesson vs Morgan's R. R. Co.—Jugement confirmé.

Mme Odelia Marrero vs Charles Wilimore—Jugement confirmé.

S. & H. Wolf vs W. J. Burke—Jugement infirmé.

Cour civile de district—T. Lafon vs Wm T. Blackman—Réclamation de $120.

Thos. L. Lyons vs. A. Fabre—Réclamation de $100.

Succession de John R. Marshall a été ouverte hier.

Mme Louisa Stumpf demande une autorisation pour l'exécution de certains actes.

La Compagnie à fabrication de Pianos Mendelsohn vs. Nicholas Stander—Réclamation de $235.

Moses & Newman vs. John B. Van Hallen—Réclamation de $187.

Arrêts Rendus.

Par le juge Lazarus.—Geo. W. Ruff vs Jno. Cooper & Son—Jugement de non-lieu.

Mme Paula Villamot vs Mme Merced Rea—Jugement de non-lieu.

Eme Merced Rea vs Mme P. Villemet —Jugement de la cour inférieure infirmée, et nouvelle audition de cause décrétée.

W. H. McLelland vs Henri Muntz et autres—Jugement en faveur des défendeurs.

Cour criminelle.—Section A—Juge Roman—Wm Johnson s'est reconnu coupable d'avoir pénétré nuitamment dans une maison habitée, 35 rue Delta, et s'est contenté d'une amende infime et à une réclusion de deux années en la prison de Baton-Rouge.

Anatole Jacquet, trouvé coupable dernièrement, de détournement de fonds, a été condamné, à deux années de travaux forcés.

James Bolden ou Garty Baldy s'est déclaré innocent d'une accusation de tentative de vol. Il a été relaxé sous un cautionnement de $250, jusqu'à sa mise en jugement.

Section B.—Juge Baker—Les plaintes suivantes ont été déposées contre les personnes dont le nom suit :

Lacha Jafield, Lewis Jones, Carry Williams, Simon Dorsay—port d'armes cachées.

James Flynn et Philippe Kennedy—Actes de violence.

James Calleau, — Attaque à main armée.

D. Brannan, R. E. Hook, Frank Meyers et F. Lafden—Larcin.

W. F. Hendarson, J. S. Sullivan—Tentative de vol avec effraction et larcin [deux chefs.]

D. Brennan — Détournement de fonds.

H. R. Aderholt a été trouvé coupable d'un vol de billets de chemin de fer.

James Henderson, garçon de couleur, trouvé coupable de vol avec effraction la nuit, à main armée, dans une maison habitée, a été condamné à la réclusion perpétuelle. Le jury qui l'a condamné avait rapporté un verdict affirmatif qualifié.

Louis Knuckles a été condamné à huit mois d'incarcération pour blessure sur la personne de James Scoggins.

John Williams a été condamné à une année de réclusion pour le vol d'une ceinture à l'huile estimée à 75 dollars.

Cour du Recorder Burthe.—Raymond Cabaro, Emma White et Lillie Buford comparaitront devant ce magistrat sous peu ; hier des plaintes diverses ont été déposées contre eux.

Mike Derbmody accuse Thomas Duffy d'attaque brutale. L'incarcération de ce dernier a été ordonnée par la cour.

Cour du Recorder Davey.—Joseph Nicholas ; violation d'une ordonnance municipale en se plantant sur le passage d'une ambulance de l'hôpital et en s'obstinant à n'en pas sortir : $10 d'amende ou 20 jours d'emprisonnement.

Andrew Hinckley ; actes de violence sur la personne de G. N. Godwin : $250 de cautionnement pour sa sortie de prison provisoirement.

John O'Donnell ; détournement d'outils de charpente appartenant à Robert Gregg : $250 de cautionnement jusqu'au 26 de ce mois pour la jouissance de sa liberté.

Noviciats Dominicains.—Bon nombre de nos lectrices, paroissiennes de l'église métropolitaine, nous adressent une sollicitation à laquelle nous nous rendons avec empressement et plaisir. La station quadragésimale va bientôt prendre fin ; et l'éminent Frère Prêcheur, venu d'outre-mer pour nous faire entendre la parole de Dieu, se s'attarderait pas, malheureusement, parmi nous, le Directeur de son convent le rappelant dès que sa dernière parole aura été dite en chaire. Avant de le voir s'éloigner de nos rives, les dames qui ont suivi ses conférences et qui appartiennent à la société des Mères Chrétiennes, veulent faire acte de charité et de reconnaissance en lui remettant le produit d'une collecte qu'elles font entre elles, et qui contribuera, si modestement que ce soit, à l'entretien des Noviciats Dominicains dont il a élu quemment fait ressortir l'importance.

A Paris, il y a plusieurs dames de très grande distinction, à la tête desquelles est Madame la comtesse Arthur de la Rochefoucauld, qui s'intéressent au succès de cette belle œuvre dite des "Noviciats des Dominicains", œuvre fondée par le P. Lacordaire et dont il parle en ces termes: "Quelle œuvre meilleure, quelle œuvre plus nationale et plus chrétienne que celle qui a pour but de donner à l'